

# L'éclosion des impressionnistes

Il y a tout juste cent cinquante ans, au printemps 1874, s'exposent, au cœur de Paris, des peintures d'un genre inédit. Avant de devenir les œuvres-phares de la modernité, elles vont faire scandale... et pas qu'un peu ! **FRANCK FERRAND**



dix grands pas de l'Opéra de M. Garnier, au 35 du boulevard des Capucines, brille une façade aux menuiseries métalliques rouges. De 1860 à 1872, cet immeuble abrita les salons et l'atelier du célèbre Nadar, photographe et portraitiste. Or, c'est au troisième étage, en surplomb de ce quartier rebâti, que va se tenir, de la mi-avril à la mi-mai 1874, la première exposition de la SAAPG, la Société anonyme des artistes, peintres et graveurs. Or, tous ceux qu'intéressent alors les arts plastiques savent que, sous ce nom sans poésie, se cachent plusieurs signatures de l'ancien groupe des Batignolles, bien décidées à se faire reconnaître sous l'ap-

pellation d'«intransigeants». Le sort en décidera autrement: ce moment-clé de la saison printanière 1874 va devenir le premier salon des impressionnistes.

## L'obsession de la lumière

Précisons tout de même, par souci de vérité, que les 29 artistes venus présenter ici 165 œuvres n'ont aucune intention de passer pour des dissidents; afin de n'être pas assimilés aux «refusés» qui, depuis 1863, avaient organisé plusieurs contre-expositions en marge du très officiel Salon, ils ont même pris soin d'ouvrir leur manifestation quinze jours avant celui-ci. Huiles sur toile, mais aussi dessins, pastels, aquarelles, eaux-fortes sont présentés au sein d'un bel espace lumineux – avant d'être immortalisés dans un catalogue où, pour 50 centimes, sont offertes à l'amateur toutes les notices attendues. Pour le double – 1 franc –, le ticket d'entrée permet au visiteur de venir frotter son regard à la nouveauté, à travers ce que le groupe le plus novateur des peintres français, amoureux du plein air et œuvrant «sur le motif», a pu produire de dessillant: des compositions sciemment ancrées dans le présent le plus actuel; des œuvres s'attachant...



**Dégoût et des couleurs** Monet peint son *Boulevard des Capucines* (détail) en 1873 dans l'atelier de Nadar, là où se tiendra quelques mois plus tard la fameuse exposition. En le découvrant, un journaliste s'écria « C'est incroyable, affreux ! » Musée Pouchkine (Moscou).



**Le mot juste** L'« impression »... ce maître-mot dicte son sous-titre à une vue du port du Havre peinte en 1872 par Monet et exposée deux ans plus tard, sans grand succès : *Impression, soleil levant*. Musée Marmottan-Monet (Paris).

... d'abord, essentiellement, à rendre les atmosphères visuelles d'un paysage – car le paysage y domine nettement : bords de fleuve, jardins campagnards et jusqu'à des zones industrielles.

La plupart des peintres exposés boulevard des Capucines appartiennent à la génération des trentenaires et quadragénaires dont on retrouve les chevalets plantés en bord de Seine, à Argenteuil, Pontoise ou Auvers-sur-Oise ; ces rapins-là ont noms Pissarro, Degas, Berthe Morisot – qui n'est autre que la belle-sœur de Manet, illustre absent de la réunion –, Rouart, Cézanne, Béliard, Renoir, Monet... Ils ont pris l'habitude de se retrouver chez ce dernier, à Argenteuil, parfois chez Renoir, rue Saint-Georges, plus souvent dans leur café préféré : *La Nouvelle Athènes*. C'est là qu'est née leur Société anonyme, dont les statuts, difficiles à rédiger, ont fait surgir d'inévitables querelles... Leur passion de l'art a surmonté ces bisbilles.

Ce qui, pour l'œil exercé, rapproche tous leurs tableaux, c'est une sorte d'obsession partagée de la lumière et de ses reflets, et le choix d'en traduire la perception dans des couleurs non convenues, avec un léger effet de brume induit

par une touche vive, posée par petites taches et qui, contrastant sur la finition « léchée » des toiles de l'époque, peut aller jusqu'à donner un sentiment d'inachevé. Quelque chose d'hirsute, même, jeté à la face des plus conformistes. Les pères spirituels ne sont hélas plus là pour juger de l'effet produit : Corot se meurt d'un cancer ; Courbet, trop impliqué dans la Commune, a dû s'exiler ; quant à Dauterive, il est en train de perdre la vue.

Dès 1866, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, le critique Charles Blanc, frère du républicain Louis Blanc, avait repris un terme de Corot pour le souligner : « Nos peintres se préoccupent de rendre l'impression avant tout. » L'impression... Ce maître-mot devait dicter son sous-titre à l'une des toiles présentées par Claude Monet, *Vue du Havre*, directement inspirée des Turner qu'il venait d'admirer lors d'un séjour en Angleterre : *Impression, soleil levant*.

Exposée dans l'ancien atelier de Nadar sous le numéro 98, cette fameuse toile va retenir l'attention d'un visiteur goguenard – il est vrai qu'il s'agit de Louis Leroy, peintre à ses heures et chroniqueur du journal satirique *Charivari*. Dans l'édition du 25 avril 1874, ce moqueur rend

compte de l'exposition sur un ton grinçant, au demeurant plutôt divertissant. Il y raconte sa visite en compagnie d'un peintre paysagiste, M. Vincent, assez académique. « De mon air le plus naïf, raconte Leroy, je le conduisis devant le *Champ labouré* de M. Pissarro. À la vue de ce paysage formidable, le bonhomme crut que les verres de ses lunettes s'étaient troublés. Il les essuya avec soin, puis les reposa sur son nez. Par Michallon ! s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ! » Achille Etna Michallon (1796-1822) avait été, un demi-siècle plus tôt, le plus réaliste des grands paysagistes français. Leroy répond à la question outrée de son compagnon de visite : « Ce que c'est, ma foi ? Vous voyez... Une gelée blanche sur des sillons profondément creusés.

– Ça, des sillons, ça de la gelée ?... Mais ce sont des grattures de palette posées uniformément sur une toile sale. Ça n'a ni queue, ni tête, ni haut, ni bas, ni devant, ni derrière.

– Peut-être... mais l'impression y est.

– Eh bien, elle est drôle, l'impression !

Oh !... et ça ?

– Un *Verger* de M. Sisley. Je vous recommande le petit arbre de droite, il est gai, mais l'impression...

– Laissez-moi donc tranquille avec votre impression !... ce n'est ni fait ni à faire. »

## Les critiques s'en donnent à cœur joie...

Arrivés devant la *Vue du Havre. Impression, soleil levant* de Monet, la raillerie vire au sarcasme : « Impression, j'en étais sûr », gémit le malheureux Vincent. « Je me disais aussi, puisque je suis impressionné, il doit y avoir de l'impression là-dedans... et quelle liberté, quelle aisance dans la facture ! Le papier peint à l'état embryonnaire est encore plus fait que cette marine-là ! »

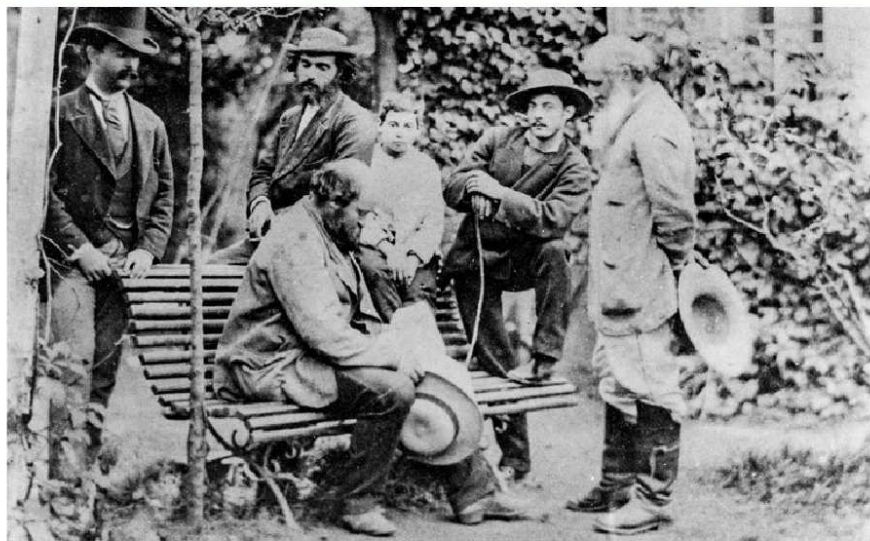
Ailleurs dans son article, Louis Leroy qualifie les artistes du boulevard des Capucines d'impressionnistes. Comme il arrive parfois, l'injure va se voir ramassée dans le caniveau, époussetée, portée à la boutonnière et appelée même à faire florès ; désormais, les membres de l'ex-groupe des Batignolles, amoureux des effets de lumière sans message et de la captation de l'instant, ces artistes d'un genre inédit se qualifieront eux-



CLEVELAND MUSEUM OF ART/SP

**Audace et talent** Parmi les artistes exposés, une seule femme : Berthe Morisot (1841-1895), autrice de cette œuvre exquise, *La Lecture* (1873). The Cleveland Museum of Art (États-Unis).

**Toile de fond** Auvers-sur-Oise devient le fief des impressionnistes. Sur ce cliché pris en 1874, on y trouve Camille Pissaro (à dr.) et Paul Cézanne (assis), qui, depuis plus d'un an, ont posé leurs chevalets dans ce petit village situé à une trentaine de kilomètres de Paris.



ASHMOLEAN MUSEUM OF ART AND ARCHAEOLOGY/HERITAGE IMAGES/COLL. CHRISTOPHEL

mêmes d'impressionnistes – jusqu'à devenir l'une des écoles les plus célébrées de tout l'art moderne.

En vérité, si bien des visiteurs sortent de l'ancien atelier de Nadar, le regard courroucé et le rouge aux joues, c'est moins pour des raisons esthétiques que morales. C'est le pauvre Cézanne qui fait les frais de la polémique, à travers une esquisse prêtée par le docteur Gachet, hommage délibéré au grand absent, Manet, et dont le titre annonce la couleur : *Une moderne Olympia*. L'impudeur de la courtisane, sous le regard égrillard d'un barbon, ne pouvait que cho-

quer les mœurs du temps ; et d'autant plus qu'au scandale du sujet et du traitement s'ajoute celui de l'accrochage : on a trouvé bon en effet de l'exposer juste à côté du *Berceau* de Morisot. Le maître à peindre de la jeune femme, Guichard, écrit à la mère de Berthe : « Un serrement de cœur m'a pris en voyant les œuvres de votre fille dans ce milieu délétère. [...] Comment exposer une délicatesse aussi exquise que la sienne à coudoyer presque le rêve du célibataire ? » À trop se concentrer sur le choc esthétique de l'événement de 1874, on finirait par oublier que c'est sa liberté morale qui a

d'abord choqué ; et ce serait passer à côté d'un aspect de l'impressionnisme, que de minorer l'importance de la libre-pensée qui, en sous-main, en animait les tenants.

Le 15 mai 1874, au moment des comptes et du bilan, on est en tout cas bien loin du triomphalisme... Lorsque sont décrochées des cimaises les toiles qu'ont pu découvrir quelque 3500 visiteurs – et dont deux seulement, auront trouvé acquéreur ! –, la conclusion qu'en tirent les associés n'est pas enthousiaste. La Société anonyme n'a pas les moyens de survivre. La belle initiative a fait long feu ; il faut croire que le public pari-...

... sien n'est pas encore prêt à se laisser cueillir par l'impression...

C'est un marchand qui va sauver la mise du petit groupe; c'est un visionnaire qui, sans se laisser décourager par l'échec de l'exposition des Capucines, saura réunir assez de chefs-d'œuvre de l'école nouvelle pour l'imposer aux grands collectionneurs et attiser leur convoitise. Paul Durand-Ruel a mis à profit les graves événements de 1870 et 1871 pour développer une clientèle autour de Londres et de Bruxelles; bientôt, il comprendra que c'est à New York que se trouve le vivier de collectionneurs larges d'esprit et de moyens que méritent les plus audacieux artistes de l'Ancien Monde. La mort brutale de sa jeune épouse, en novembre 1871, le laisse seul avec cinq enfants; c'est pour eux sans doute, pour leur constituer un capital à venir qu'il entreprend d'acheter en quantité des œuvres dont il pressent l'immense potentiel.

Encore va-t-il falloir les faire connaître, ces diables d'artistes, et faire aimer leurs œuvres! Pierre Assouline, dans *Grâces lui soient rendues* (Plon), raconte notamment ces temps pionniers: «Très vite, on sut dans la capitale bien au-delà du périmètre sacré de la rue Laffitte que Paul [Durand-Ruel] achetait sans faire de détail, et qu'il ne discutait pas les prix. Degas, Whistler, Monet, Manet, Renoir, Sisley, Pissarro se passèrent le mot: "Plusieurs

## “Un marchand, Paul Durand-Ruel, va sauver tous ces peintres en les révélant à une clientèle étrangère...”

d'entre eux tenaient à ce que je fixasse moi-même les prix, sachant bien que je leur donnerais plus que ce qu'ils m'auraient demandé”, confirma Durand-Ruel. Sa frénésie d'achats l'entraînait à monter de plus en plus d'expositions dans ses galeries parisiennes ainsi qu'à Londres et Bruxelles.»

### Une nouvelle exposition qui tourne encore au fiasco

Tout s'éclaircit. Moins de deux ans après le semi-échec du boulevard des Capucines s'ouvre ainsi, le 30 mars 1876 à la galerie Durand-Ruel, rue Le Peletier – près de l'ancien Opéra incendié –, un deuxième grand rendez-vous, plus sélectif et mieux amené que le premier. 19 artistes, cette fois, se partagent les cimaises, avec trois maîtres incontestés: Degas expose 24 toiles, Renoir et Monet, chacun, en montrant 18. Caillebotte a

rejoint l'aréopage. On aurait pu imaginer qu'avec le recul, les critiques se montreraient plus accueillants à l'égard du style étonnant de tous ces jeunes maîtres. Erreur! Passé l'effet de surprise, l'hallali n'est que plus sonore. «La rue Le Peletier a du malheur», feint de se lamenter l'envoyé du *Figaro*. «Après l'incendie de l'Opéra, voici un nouveau désastre qui s'abat sur le quartier. On vient d'ouvrir chez

Durand-Ruel une exposition qu'on dit être de peinture. Le passant inoffensif, attiré par les drapeaux qui décorent la façade, entre, et à ses yeux épouvantés, s'offre un spectacle cruel. Cinq ou six aliénés, dont une femme, un groupe de malheureux atteints de la folie de l'ambition, s'y sont donné rendez-vous pour exposer leurs œuvres. On a arrêté un pauvre homme qui, en sortant de cette exposition, mordait les passants.» De son côté, le caricaturiste Bertall développe cette idée de la maison de fous: «Il y a, rue Le Peletier, une maison de santé, sorte de succursale de la maison du docteur Blanche. On y reçoit principalement des peintres. Leur folie est douce; elle consiste à frotter sans cesse et au hasard, d'un pinceau fiévreux trempé dans les couleurs les plus aiguës et les plus incohérentes, une série de toiles blanches.» La constance de Paul Durand-Ruel se révèle plus forte que ces attaques un peu sottes. Au printemps 1877, il organise une troisième exposition à laquelle, cette fois, est délibérément décerné le qualificatif d'«impressionniste». Elle se tient toujours rue Le Peletier, mais pas dans la galerie; judicieusement, Caillebotte a loué un appartement où se presseront des amateurs de moins en moins surpris, de plus en plus éclairés...

Qu'on n'aille pas croire pour autant qu'en si peu de temps, le courant nouveau se soit imposé dans la population.

**Sur le vif** Les caricaturistes et les journalistes du quotidien parisien satirique *Le Charivari* ne sont pas les derniers à livrer leurs «impressions» sur les peintures exposées en 1874 par la Société anonyme des artistes peintres et graveurs.





FINEART IMAGES/HERITAGE IMAGES/COLL. CHRISTOPHEL

**Visionnaire** Paul Durand-Ruel (1831-1922) achète les œuvres des artistes exposés en 1874. Son but ? Les proposer à de riches collectionneurs de New York, Londres ou Bruxelles, plus réceptifs aux audaces de la nouvelle école picturale française.

L'on raconte par exemple le cas de ce commerçant qui, pour venir en aide à Pissarro, organise en 1877 un concours au sein de sa pâtisserie, avec pour gros lot un tableau du maître d'Éragny-sur-Epte; la gagnante, une simple femme de chambre, préférera échanger la fameuse toile... contre un saint-honoré du jour!

Ce troisième rendez-vous des impressionnistes peut faire figure de mythe dans l'histoire de l'art, car y voisinent plusieurs des chefs-d'œuvre de l'école fraîche émoulue. Qu'on en juge plutôt: les visiteurs découvrent, coup sur coup, au détour des salons et des couloirs de l'appartement loué par Caillebotte, la série des *Gare Saint-Lazare* de Monet, *L'Absinthe* de Degas, le *Bal du Moulin de la Galette* de Renoir, ainsi que plusieurs paysages de l'Estaque, près de Marseille, signés Cézanne – Cézanne qui sert encore de paratonnerre et concentre sur lui les critiques les plus acerbes. Deux ans plus tard, en 1879, une qua-

trième exposition impressionniste – sans Renoir, celle-là, sans Sisley non plus – marquera l'amorce, sinon d'une banalisation, du moins d'une entrée discrète dans les mœurs du temps. D'autres seront organisées jusqu'en 1882. Sept en tout, avant que le mouvement, bousculé par Gauguin, par Denis, par des influences plus ouvertement orientales, ne finisse par refluer à son tour.

### Le succès et la division

Les expositions, victimes de leur succès, font désormais les frais d'une brouille entre Degas et Caillebotte: «Degas a apporté la désorganisation parmi nous, écrit ce dernier. Non seulement il n'est pas juste mais encore il n'est pas généreux.» Début 1886, lorsque Berthe Morisot et son mari Eugène – le frère de Manet – proposent une huitième exposition impressionniste, les plus grands noms – Monet, Renoir, Sisley – boudent le rendez-vous; ils ont préféré envoyer outre-Atlantique

leurs productions les plus neuves, pour l'exposition organisée par Durand-Ruel à New York et qui s'intitule (en anglais): «Œuvres à l'huile et au pastel des impressionnistes de Paris». Comme le note Yann Kerlau: «Le label Durand-Ruel devient outre-Atlantique la garantie d'une provenance exceptionnelle et d'un investissement à la hauteur des prétentions des millionnaires américains.»

À Paris, de nouveaux noms en profitent pour se frayer un chemin vers la lumière: Seurat et Signac feront bientôt triompher le pointillisme, dans une période que les critiques, toujours amusés, qualifieront de postimpressionniste... «Le temps est passé, note alors Roger Marx dans *Le Voltaire*, où le salon des impressionnistes provoquait une douce hilarité, d'amères ironies, de bruyantes colères.» Où l'on en viendrait à regretter le beau temps des saillies assassines et des crépages de chignons. **■**

A portrait of a middle-aged man with grey hair, a beard, and glasses, smiling. He is wearing a blue button-down shirt under a dark blue blazer. The background is a plain, light grey.

**INFO . ÉCO . CULTURE . MUSIQUE**

**L'ART DE BIEN  
COMMENCER LA JOURNÉE.**

**7H/9H**  
**LA MATINALE**  
**AVEC**  
**DAVID ABIKER**

